

## LONGUS, ANNIBAL CARO ET PAUL-LOUIS COURIER

La première des traductions en 'langue vulgaire' des Pastorales de Longus est constituée par la version toscane d'Annibal Caro, si du moins on considère la rédaction et on ne tient pas compte de la publication, les deux faits étant séparés par quelque deux siècles et demi de sommeil dans les archives (1).

Lorsqu'il avait environ trente ans, Annibal Caro, né en 1507 dans une famille bourgeoise des Marches (Civitanova), se trouvait à Rome, comme secrétaire de Mgr. de' Gaddi. Or, à Florence comme à Rome, dans le second tiers du XVI<sup>e</sup> s., le monde intellectuel, formé surtout d'ecclésiastiques érudits, amateurs du paganisme, s'occupait avec beaucoup de curiosité des 'Graeci minores', non encore édités ou traduits, une fois assouvie la soif des grands auteurs désormais publiés. On se réunissait pour en disserter, on en recherchait les manuscrits, ou les copiait ou on les faisait transcrire et collationner par des Grecs d'origine, collaborateurs encore indispensables de l'hellénisme occidental.

Longus se trouvait particulièrement apprécié pour de multiples raisons: l'oeuvre était courte et ne nécessitait pas de gros volumes coûteux, les "cose pastorali", avec les rêves de vie simple et rustique, hantaient les esprits blasés des palais citadins, le style de ce petit roman avec son "elegante semplicità" présentait peu de difficultés d'interprétation pour "gli intendenti della greca favella" et puis cette "leggiadra avventura" (l'adjectif "leggiadro" deviendra l'épithète de nature obligatoire pour cet ouvrage) permettait de faire entrer le livre dans la catégorie de ceux qu'on se prête volontiers entre hommes, grâce à ses quelques scènes "licenziose" (2) (cet attrait du 'fruit défendu' attribué à Longus s'est perpétué jusqu'à nos jours).

(1) Ou plus d'un siècle si l'on tient compte de ce que la traduction de Gio. B. Manzini (Gli amori innocenti di Dafni e Cloe. Favola greca descritta in italiano, Bologne 1643) démarque sans la nommer celle de Caro dont Manzini avait eu secrètement connaissance du texte inédit.

(2) P. L. Courier considérait encore que cet ouvrage "n'était pas de nature à être lu de tout le monde" et qu'il "contenait des choses trop libres pour être dédié à une femme". Il est vrai que le même a prétendu, mais par une boutade de "canonnier à cheval" adressée à sa future belle-mère: "En vérité il n'y a point de meilleure lecture. C'est un livre à mettre entre les mains de Mesdemoiselles vos filles tout de suite après le catéchisme". On lira ces appréciations dans: Paul Louis Courier, Correspondance générale, présentée par Geneviève Viollet-le-Duc, t. II, Paris, Klincksieck 1978, 207, 303 et 180. Sur l'attitude des traducteurs du XVI<sup>e</sup> s. devant 'l'érotisme' de Longus cfr. ci-dessous, note 11.

Bref, Caro, bon helléniste, eut tout naturellement l'idée de "mettre Longus à la disposition d'un plus vaste public en le traduisant en toscan (3). Dans sa récente édition des *Pastorales* (4), O. Schönberger écrit, p. 48: "Um 1537 fertigte A. C. seine italienische Übersetzung an". Les choses sont un peu plus compliquées puisque Caro lui-même écrivait le 5 déc. 1539 à Varchi: "La mia Pastorale dorme, perché non ho tempo, ma penso di fuggire la scuola (son service auprès de Mgr. de' Gaddi) per un mese e darle la stretta". Un an avant (10 jan. 1538) il confiait au même correspondant: "Della traduzione ne ho io fatta solamente una certa bozzaccia non riveduta, né riscontrata a mio modo col greco, perché M. Antonio (A. Allegretti, poète florentin) s'ha portato l'originale (i. e. le ms. grec) nella Marca e perché non uscendo dal greco mi tornava cosa secca, l'ho ingrassata con di molta ciarpa, e rimessa e scommessa in molti luoghi, e per questo l'ho tutta scombiccherata, e aspettavo di riavere l'Autore (i. e. Longus) da M. Antonio per riscontrarla una volta, e aggiungervi parecchie carte, che si desiderano nel greco, e poi ricopiarla e mandarlavi, ch'è appunto farla da scrittore nobile e non da grammatista".

Nous ne savons pas en quoi le manuscrit italien publié, nous l'avons dit, bien longtemps après la mort de Caro (5), différait de la "bozzaccia"

(3) Voir R. Cremante dans son article bien documenté et riche de bibliographie du *Dizionario critico della Letteratura italiana*, diretto da V. Branca (Unione tipografico-editrice Torinese 1973), s.v. Caro Annibal. Mais l'auteur commet une légère inexactitude en parlant "di una operetta fino allora sconosciuta"; il aurait mieux valu dire *non stampata*. De même les *Pastorales* de Longus n'appartiennent pas à la "decadenza greca" et ne constituent pas une "favola ellenistica": l'oeuvre fait partie des romans de l'époque impériale ou gréco-romaine. Lire également Dafni et non Dafne: on ne doit pas confondre les deux personnages, Caro s'étant occupé de l'un et de l'autre.

Mon article était déjà écrit et remis à l'administration de "Prometheus" lorsque j'ai pu avoir connaissance de l'étude de C. Mutini (*Dizionario biografico degli Italiani*, Istituto della Enciclopedia italiana Treccani, Roma 1977, s.v. Caro Annibale) qui analyse de près les *Amori pastorali* di Dafni e Cloe en citant les lettres de Caro à Varchi dont je fais moi-même état. Et je suis pleinement d'accord avec l'auteur sur le fait que Caro n'a pas pu ni voulu établir une traduction exacte du roman de Longus. Certes sa version est moins éloignée du texte grec que l'imitation latine de Lorenzo Gambara dans ses *Expositi* (1555), mais il s'agissait pour lui de faire "une oeuvre personnelle, d'après l'antique". Pareille ambition se poursuivra longtemps. En 1810 Courier regrettera d'imprimer une "traduction toute sèche et servile" (il emploie les mêmes mots que Caro) et propose à l'éditeur Didot de lui fournir un ouvrage "animé de quelques couleurs" (Corr. gén., t. II, n° 322).

(4) Longos, *Hirtengeschichten von Daphnis und Chloe*, Berlin, Akademie Verlag 1973 (zweite, erweiterte Aufl.).

(5) Première édition chez Bodoni, in 4°, Parme 1784 (et non 1786 comme le dit

de 1538, mais il n'était pas complet, la fin du "supplimento" manquant, nous allons le voir, et quelques passages, marqués d'un blanc ou d'un signe, réclamaient une ultime révision" (6). De toute manière une autre confrontation faite par Caro avec le codex de Longus dont il s'était servi (aujourd'hui perdu et souvent incomplet ou fautif, comme toute la tradition de ce texte) n'aurait pas permis au jeune philologue d'offrir un ouvrage présentant "l'ultima perfezione", pour parler comme Francesco Daniele (7).

Telle qu'elle nous est parvenue, cette traduction n'a pas été généralement considérée comme le chef-d'oeuvre de Caro, même dans le cadre de ses "volgarizzamenti" et on a opposé à son Longus insuffisamment "assetato", son Virgile, modèle d'élégance. Mais il est abusif de confronter un essai de jeunesse, où le traducteur a fait un travail ingrat de pionnier et même de défricheur, avec un ouvrage calmement élaboré et dont les difficultés d'analyse ne se posaient plus (il était, pour un Ita-

O. Schönberger, cf. note précédente), immédiatement suivie, en 1786, par des tirages à Florence et à Paris. En ce qui concerne notre étude il faut particulièrement signaler que le libraire A. Renouard, celui-là même qui fut un des protagonistes dans le drame de "la tache d'encre" et passa rapidement de la collaboration amicale à l'inimitié avec Courier, publia, lui aussi, le petit ouvrage (176 pp.) en 1800, c'est-à-dire trois ans avant son édition du Longus d'Amyot. Les titres sont parallèles: "Gli amori pastorali di Dafni e Cloe di Longo, tradotti dalla lingua greca dal Commendatore Annibal Caro"; "Les amours pastorales de Daphnis et Chloé, traduites du grec de Longus par J. Amyot". Ces deux livres servirent à Courier pour son travail. Enfin le volume VII des Opere del Commendatore Annibal Caro (Milan, Società Tipografica de' Classici Italiani, 1812) consacre sa première partie (pp. 1-152) à reprendre (avec préfaces de Sebastiano Ciampi et de Francesco Daniele) "Gli amori pastorali di Dafni e Cloe di Longo sofista tradotti in italiano dal Commendator Annibal Caro col supplimento tradotto da Sebastiano Ciampi e da Alessandro Verri". C'est, bien entendu, l'édition la plus complète et celle dont nous nous sommes servis. A partir de ce moment l'affaire Del Furia-Courier se compliquait d'un duel Ciampi-Courier, illustré par la "Lettre circulaire de P.-L. Courier sur les prétendues variantes", reproduite dans P. L. C., Corresp. gén., t. II, pp. 338 sqq. Encore en 1830 le fougueux et susceptible professeur pisan, qui survécut longtemps à son adversaire (le premier mourut en 1847, le second en 1825), faisait publier à Venise des "Lettere di Sebastiano Ciampi, di Francesco Del Furia e di Gaspare Bencini (adjoint de Del Furia à la Laurentienne) intorno alcune varianti del noto supplimento di Longo". Toute cette petite guerre philologique entre Ciampi et Courier, avec Caro à l'arrière-plan, a été fort bien exposée par Noëlle de la Blanchardière, Un concours littéraire au début du 19<sup>e</sup> siècle, P. L. Courier et l'Arcadie (d'après des documents inédits), "Cahiers Paul-Louis Courier" nov. 1973, n<sup>o</sup> 10, 5-16.

(6) Voir dans l'édition de Milan les notes aux pp. 82 et 110. Il faut tenir compte également de ce que le manuscrit publié n'est pas de la main de Caro (voir *ibid.*, p. XXXIX).

(7) *Ibid.*, p. XXXVIII.

lien, singulièrement plus malaisé d'être un bon helléniste vers 1540 que de se montrer excellent latiniste vers 1565) (8), et, d'autre part, au cours du second tiers du Cinquecento, la langue écrite toscane avait beaucoup gagné en force et en souplesse.

En réalité ce que l'on pourrait appliquer comme 'reproche' aux Pastorales de Caro, c'est le 'compliment' qu'adressa Sainte-Beuve à la version française de Courier: "d'être mieux que l'original". Ces anciens traducteurs du XVI<sup>e</sup> s., comme ceux encore du XVIII<sup>e</sup> (et même du XIX<sup>e</sup>), dans leur amour et leur admiration du grec, cherchaient, non pas tant à suivre leur modèle, qu'à rivaliser avec lui et à le surpasser. Et, comme le déclare pittoresquement Caro, lorsque le mot-à-mot issu du grec "tornava cosa secca", il fallait ajouter un peu de sauce, à la manière des bons cuisiniers. Comme un autre l'a confessé, "les belles infidèles devaient consoler des laides trop fidèles".

Certes quelquefois Caro est embarrassé pour entendre telle ou telle phrase. S. Ciampi l'a fait remarquer (9) à propos de la scène de chasse ("l'uccellare") qui permet à Daphnis et à Chloé de se rencontrer en plein hiver (Longus III 5 sqq.). On trouverait d'autres erreurs d'interprétation au cours du même passage, et, par exemple, à la fin de III 8. Chloé verse à boire à Daphnis, mais, avant de lui tendre la coupe, elle y goûte: "ne gustò anch'ella un sorsetto e Dafni benché assetato bevve adagio, assaporando a ciantellini, per allungarsi con quello indugio *il piacer di vederlasi avanti*". Or Longus dit plus simplement que Daphnis cherche à faire durer le plaisir de *boire* ce qu'a déjà goûté Chloé: *παρέχων ἑαυτῷ διὰ τῆς βραδύτητος μακροτέραν ἡδονήν* (10).

Mais la caractéristique principale de Caro c'est d' "ingrassare" le

(8) C'est à peu près à cette date qu'il réalise, dans la retraite de Frascati, son Eneide représentant "il dignitoso capolavoro della maturità non soltanto del Caro ma di tutta una stagione letteraria" (art. de R. Cremante cité précédemment, n. 3). Il ne faut pas oublier, pour apprécier exactement les mérites de Caro, que la traduction d'Amyot, qui révéla l'oeuvre de Longus au public européen, date de 1559 (Paris, sans nom d'auteur) et qu'on attendit 1598 pour lire un texte grec imprimé des Pastorales (éd. Juntine de Colombani). Ce n'est qu'à partir de 1601 (éd. de Commelin, Heidelberg) et non à partir de 1605 (éd. gréco-latine de Jungermann, Hanovre), comme tout le monde le répète, que Longos ou Longus reçut le surnom de Sophiste. L'épithète, qui n'a aucune tradition, ne se maintient guère aujourd'hui qu'en Italie où l'on dit encore "Longo sofista", sans doute pour distinguer le personnage des nombreux "Longo" qui peuplent le pays.

(9) Ed. de Milan, p. 82.

(10) Courier (Notes sur les Pastorales de Longus) souligne également, et à juste titre, la désinvolture de Caro, comme d'Amyot, pour les nuances verbales et, en particulier, pour la valeur des temps. Il ajoute: "faute de ces nuances la peinture est toute plate" (note à I 5, 1).

texte, de le 'nourrir', d'ajouter à la narration, un peu maigre en effet, de Longus, certains détails par lesquels il cherche à la rendre plus vivante, plus animée. Il s'agit là d'un procédé constant, et, sans sortir de l'épisode où nous nous trouvons, il suffira, afin d'illustrer la méthode de Caro, de confronter texte grec et version toscane pour la rencontre inopinée de Dryas, père nourricier de Chloé, avec Daphnis qu'il aperçoit tout d'un coup dans la cour de sa ferme. Longus (III 7) μέγα δὲ βοήσας "χαῖρε ὦ παῖ" περιεπλέκετο καὶ κατεφίλει καὶ ἤγεν ἔσω λαβόμενος: "gli si fece avanti con grandissime accoglienze: o Dafni, gridando, come sei tu qua? che vai tu quinci oltre facendo? tu.sia il ben giunto, figliuol mio; ed abbracciatolo, e baciato più volte, lo condusse per mano in casa".

On peut à coup sûr considérer que c'est là travestir Longus, mais on peut aussi lire la prose de Caro sans avoir toujours un oeil sur le grec, l'autre sur l'italien, et je dois avouer que j'ai pris beaucoup de plaisir à le faire. Car cette version est entraînante, pleine de verve et de saveur, avec les mêmes trouvailles d'expression qu'on rencontre dans les Lettres de Caro appartenant à la même époque: celles d'un grand écrivain. Et lorsqu'on revient à Longus on regrette de ne pas y découvrir toujours autant de vitalité et d'exubérance. Encore dans le même narration, mais au début (III 5): ἦν οὖν πολὺ πλῆθος περὶ αὐτὸν τῶν χειμεριῶν ὀρνίθων ἀπορία τῆς ἔξω τροφῆς, littér.: "il y avait donc autour de ce lierre une multitude d'oiseaux d'hiver à cause du manque de nourriture en dehors"); Caro (pp. 79-80): "A questo loco conveniva una gran moltitudine d'uccelli vernarecci, non trovando per terra da viver di ruspo, né per gli alberi di coccole, né d'altro cibo d'altronde" (11).

On ne s'étonnera donc pas que, doué de cette imagination créatrice un peu débordante, Caro se soit plu à évoquer ce que pouvait bien contenir la lacune du I<sup>er</sup> livre, telle que la décelait son manuscrit grec, cel-

(11) Devant la scène où Lycénion 'fait de Daphnis un homme' (III 18), les réactions de Caro et d'Amyot sont totalement différentes. L'abbé Amyot, précepteur, à la cour royale, des enfants de France, les futurs Charles X et Henri III et qui allait être nommé par le premier "grand aumônier", se croit obligé de supprimer dans sa traduction plusieurs lignes du texte grec (depuis ἐκέλευσεν αὐτὸν jusqu'à τὸ πρακτέον). Le jeune Caro, trouve au contraire dans cet 'oaristys' matière à composer un 'mythe du labourage', fortement 'boccaccesco' auquel Lognus n'avait pas songé (p. 92 de l'édition milanaise: "Tu t'arreccherai su questo aratro così, ed io così (ed aperte le gambe s'acconciò come dovea stare). Il vomero ha da passare per questo mezzo (e toccandolo, lo trovò fermo e ben fendente). Ora, diss'ella, tu ti stringerai a me, ed io a te; e non uscir mai di questo solco (e miselo per quella via, che cercava): e s'io mi discostassi tanto, che 'l vomero non s'affondasse nel solco, mi darai con questo pungetto così dietro (e presali la mano, la si recò su la gropa)").

le-là même qui devait être comblée par la découverte de Courier (dans le fameux Florentinus Laurentianus graecus Conv. Supp. 627) d'un texte complet pour le I<sup>er</sup> livre (12). Cette lacune était due à la perte d'un passage qui se manifestait dans tous les autres manuscrits existant et que leur prototype, le Vat. gr. 1348, explique par une note marginale en mentionnant, en face de I 12, 4: *λείπει φύλλα ε'* ("il manque 5 feuillets"). Mais, au début de la Renaissance, une collation avec le Florentinus avait permis pour une ou plusieurs copies exécutées à Florence de réduire cette lacune d'une quinzaine de lignes à son début. Nous avons donc, en laissant de côté le Florentinus C. S. 627, des manuscrits où la lacune du I<sup>er</sup> livre représente environ 125 lignes dans la typographie des éditions G. Budé (C. U. F.) — grande lacune — et des manuscrits où elle représente environ 110 lignes — petite lacune —. La traduction de Caro, comme les éditions du texte grec (celle de Colombani — 1598 — en premier lieu) antérieures à Courier, reposent sur des mss. à petite lacune: la traduction française d'Amyot — 1559 —, au contraire, est établie sur un ms. à grande lacune (13).

Bref, Caro était obligé d'interrompre sa lecture et sa traduction au début de I 13: les deux pasteureaux se rendent auprès d'une fontaine dans la grotte des Nymphes. Le texte du "supplimento" que devait révéler le Florentinus ajoutait ce que l'on peut ainsi résumer très brièvement. Chap. 13: Daphnis se dénude et se baigne. Chloé, qui l'aide à nettoyer son corps, admire sa beauté "et cette admiration était commencement d'amour"; elle en souffre. Chap. 14: Monologue de Chloé qui exhale ses plaintes; la pensée de Daphnis lui ôte le goût de vivre. Chap. 15: Un berger du voisinage, Dorcon, s'éprend de Chloé et lui fait des cadeaux. Daphnis connaît la jalousie et entre les deux rivaux s'instaure un débat imité de l'idylle théocritienne. Chap. 16: Dorcon fait son éloge, Daphnis fait le sien. Chap. 17: Chloé décide en faveur de Daphnis. Elle lui donne un baiser qui enflamme le cœur du jeune homme, lequel, saisi d'amour, perd lui aussi le goût de vivre et s'apprête à exprimer sa douleur.

(12) Notons cependant qu'Henri Estienne, dans ses *Idylles latines* (1555), montre qu'il a eu connaissance ou de ce Laurentianus ou d'un manuscrit voisin ne présentant pas de lacune pour le livre I<sup>er</sup> des *Pastorales* (voir à ce propos la préface de l'édition-traduction Dalmeyda, pp. XLVII-XLVIII).

(13) C'est là une différence que Courier ne devait pas manquer d'apercevoir. Mais il ne semble pas vouloir poser le problème et il se contente de signaler en I 12, 4: "A partir d'ici (hors du piège), tout ce qui suit jusqu'aux mots *Dea que me fait donc le baiser de Chloé* (I 18, 1) manque dans la version d'Amyot". (En réalité la traduction d'Amyot reprend une phrase avant: "Daphnis allait ainsi devisant et parlant puérilement en lui-même": autre négligence de Courier).

Il était impossible que Caro pût deviner ce qui se passait tout au long de cette lacune dont il ignorait et l'étendue et le contenu, bien que son intuition lui ait permis de s'approcher quelques instants tout près du texte disparu: "Era Dafni di... capegli neri e ricciuti;... il volto e l'altre parti ignude, per la cottura del sole, erano come di un colore olivigno" (éd. de Milan, p. 147): ἦν δὲ ἡ μὲν κόμη μέλαωα καὶ πολλή, τὸ δὲ σῶμα ἐπίκωντον ἡλίῳ (I 13, 2); "si stette (Cloe) per lungo spazio immobilmente; e mirando, l'incendio le cresceva" (ibid. p. 148): καὶ λουόμενον εἶδε καὶ ἰδοῦσα ἥψατο καὶ ἀπῆλθε πάλιν ἐπαυέσασα καὶ ὁ ἔπαυος ἦν ἔρωτος ἀρχή (I 13, 5).

Alors sa fantaisie lui dicte un épisode romanesque assez curieux. Il invente que la grotte des Nymphes, où les deux bergers se sont rendus pour les ablutions de Daphnis, possède un bassin magnifique où la transparence des eaux permet de voir "certi piccoli pescetti scherzare". "Stati alquanto i giovinetti a mirar la bellezza del lago, gli scherzamenti de' pesci ed i lampeggiamenti del sole, Dafni, tirato dalla vaghezza del loco, si spogliò ignudo e lasciato il suo tabarro alla Cloe, se ne corse in cima alla ripa, e quindi spiccato un salto per insino al mezzo del pelaghetto, si gittò giuso, con maggior paura della Cloe". Après toute sorte de prouesses "or rovescio, or boccone", car Daphnis est "buonissimo nuotatore", sous les regards à la fois émerveillés et angoissés de la fille, le garçon, par plaisanterie, lui crie: "addio, Cloe; io me ne vo sotto a stare con le Ninfe, e tuffatosi in un tempo davanti a lei, se n'andò lungo le sponde, coperto dall'ombre delle ripe, a riuscir chetamente dentro le grotte; e postosi in una di esse all'asciutto, attendeva dalla crepatura d'un sasso quel che la fanciulla facesse". Naturellement "la Cloe simplicità" se met à hurler de désespoir; elle finit par imaginer que les Nymphes le retiennent prisonnier, "forse che le sue bellezze son loro piaciute"... "Dolente e gelosa non cessava di richiamarlo". Le manuscrit ajoute: "Fin qui il Caro; e voleva condurre il filo del racconto fino a raggiungere la storia interrotta di Longo; ma nol fece". Il avait dû se lasser de son propre jeu.

On comprend tout de suite que Courier se soit intéressé à Caro, amateur qu'il était des écrivains du XVI<sup>e</sup> s. (Montaigne, Rabelais etc.) et de leur langue pittoresque, à la fois drue et libre, celle-là même qu'il imita dans son supplément à la version d'Amyot. Aussi avoue-t-il dans sa Préface (14) qu'il "s'est aidé aussi de la version de Caro dans les

(14) Il s'agit de la préface à la première édition de la "traduction complète", c'est-à-dire celle parue chez Piatti de Florence, en 1810. Dans les préfaces successives des éditions parisiennes Courier n'indiquera plus sa redevance occasionnelle à Caro.

endroits où il exprime le sens de l'auteur": il est vrai que la seconde partie de cette phrase limite la portée de l'hommage rendu (15). Mais que Courier ait consulté attentivement Caro résulte de ses Notes sur les Pastorales de Longus. A propos de II 34 il dit préférer la traduction de Caro à celle d'Amyot (et il a raison) (16); ailleurs il signale des fautes de lecture ou d'impression qui déparent "l'édition de Paris", celle de Renouard (et se retrouvent ensuite dans celle de Milan): par exemple en II 26, 2: *καὶ δελφῖνες... ταῖς οὐραῖς παίωντες τὰς ναῦς*, qui devient "delfini percotevano le *catene* (au lieu de *carene*) con la coda".

Cette estime, évidemment sincère, de Courier pour Caro, avait aussi une raison indirecte et, pour ainsi dire, politique. L'officier français avait le sentiment que dans les milieux italiens il était regardé avec une certaine suspicion: l'occupation du pays par une armée étrangère, les exigences de l'administration napoléonienne, le réveil des nationalismes européens et, en particulier, du misogynisme italien, rendaient peu sympathiques dans la péninsule ceux qui représentaient l'Oltralpe. D'autre part son aventure à la Laurentienne lui avait fait plus d'ennemis que d'admirateurs (17). L'abbé Del Furia, après l'avoir appelé humblement "Stimatissimo Signor Colonnello", alors que Courier ne dépassa pas le grade de chef-d'escadron, venait de proclamer contre lui une espèce de guerre sainte, en appelant Milan et Rome à la rescousse de Florence et en ameutant toutes les personnalités influentes, aussi bien françaises qu'italiennes. Courier veut donc montrer qu'en contrattquant les "professeurs florentins" et les cuistres ignorants auxquels il s'est heurté en Italie, il sait reconnaître les vrais talents de ce pays (pour lequel, il faut le souligner, il a toujours éprouvé un sentiment d'affection profonde: il l'a bien souvent déclaré et il l'a prouvé par son dégoût horrifié et courageux devant les campagnes punitives de l'armée française en Calabre). Caro lui a servi d'allié et de soutien en lui

(15) Courier n'avait pas l'habitude de ménager ses devanciers. Voir ses férociétés — d'helléniste et d'antichrétien — à l'égard d'Amyot: "il entend souvent mal son texte et le rend toujours par des gloses et des paraphrases sans fin... il a traduit Longus, mais il ne l'a point lu... Amyot sut toujours peu de grec... Dorcon n'est point un gros bouvier, et il n'y a qu'un gros évêque tel qu'était Messire Jacques Amyot, qui puisse entendre ainsi Longus".

(16) Longus: *ἔφη δέξασθαι μῆτε τράγου μῆτε ἀνθρώπου ὁλόκληρον*. Amyot: "disant qu'elle n'aurait jamais ami, non seulement tel comme lui, qui sembloit proprement un bouc, mais ni autre quel qu'il fust". Caro: "disse che non degnava per innamorato uno, che non fosse né tutto uomo né tutto becco".

(17) Sur cette ridicule mais symptomatique affaire voir les documents nouveaux qui viennent d'être apportés par R. Pintaudi, La polemica Courier-Del Furia a proposito del Laurenziano Gr. Conv. Soppr. 627, "Atti e mem. Accad. Toscana Scienze e Lettere 'La Colombaria'", vol. XLIII (n. s. XXIX) 1978.



permettant d'opposer le "Cinquecento" toscan dans sa force vive (et européenne) à la pédanterie "ottocentesca" (et chauvine) de certains bibliothécaires et universitaires rencontrés au passage.

Tel est le sens du concours organisé par l'Académie des Arcades, où Courier, grâce à Caro, va jusqu'à se présenter comme le champion du véritable sens national italien. Le *Giornale del Campidoglio* (organe officieux), n°. 129 du 28 oct. 1811, évidemment inspiré par Courier, laisse bien percer cette intention: "Il sig. Courtier (sic) fino dagli ultimi dell'anno scorso avea invitati gli amatori della greca lingua a tradurre nella nostra quello squarcio fin ora mancante a' Pastoral di Longo, da lui scoperto in un codice perfetto. Propose in premio un esemplare in pergamena di questo codice da lui pubblicato, lo depositò presso il sig. Custode Generale di Arcadia, e scelse il Collegio della medesima giudice di tal concorrenza. Ma siccome la traduzione di questa opera fatta già da Annibale Caro sembra che porti il vanto fra le altre, il sig. Courtier valutando il nostro sentimento nazionale, volle che il premio fosse dato a chi più si avvicinasse allo stile di quella. Due furono i concorrenti".

Ces deux concurrents, on le sait, furent le prof. Sebastiano Ciampi (né en 1769) "ordinario di greco" à Pise, déjà ennemi de Courier, et le Comte Alessandro Verri (né en 1741), amateur distingué qui avait déjà traduit l'Iliade. On sait aussi que Verri remporta le prix (donc un exemplaire sur parchemin de l'édition grecque du 'supplément' que venait de publier Courier à ses frais), car sa traduction "più si avvicina allo stile del Caro... per la precisione, eleganza e purità di frase... sebbene all'altra non manchino i pregi di fedeltà, e di una certa analogia, specialmente ne' vocaboli, col modello suddetto". Inde ira du prof. Ciampi.

Les deux morceaux se font face dans l'édition milanaise de Caro, (pp. 16-27) et, aujourd'hui que les passions se sont apaisées, on peut les comparer d'un esprit objectif. En fait c'est peut-être la traduction de Ciampi qui s'apparente le mieux au style de Caro. Elle ne dédaigne pas, à la mode de l'illustre prédécesseur, la redondance et la superfluité. Elle s'étend sur six pages, contre cinq pour la version de Verri, qui se révèle plus voisine du texte grec qu'elle serre de plus près. Bref, tout bien pesé, il n'y avait dans le jugement des Arcades aucune injustice criante et en traitant les membres de cette Académie d'"imbecilli", d'"orecchiuti quanto il destrier di Sileno" (18), Ciampi et ses amis se montraient, une fois de plus, mauvais joueurs.

Université de Grenoble

JEAN-RENÉ VIEILLEFOND

(18) Biblioteca Forteguerriana, Pistoia, Cod. E. 361, fasc. I, app. 40-42, pièce citée par N. de la Blanchardière; cfr. ci-dessus, n. 5.